

REVUE
DE
BELGIQUE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

5^e LIVRAISON — 15 MAI 1871
(3^e ANNÉE)

SOMMAIRE

	Page.
GUILLAUME TIBERGHIE n. L'École et l'État.	5
CH. POTVIN . Le Major Bruck	29
E. GOBLET D'ALVIELLA . Une Excursion dans l'archipel des Lipari.	56
ROSALIE et VIRGINIE LOVELING . De l'Enseignement populaire dans les trois pays scandinaves.	68
P. Concours de poésie populaire	81
BIBLIOGRAPHIE . <i>Sylvain Van de Weyer</i> , ministre d'État, ancien membre du gouvernement provisoire, etc. — <i>Libre</i> <i>Examen</i>	85

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ M^{me} V^o PARENT ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTAGNE DE SION, 17

REVUE
DE
BELGIQUE

— TROISIÈME ANNÉE —

TOME VIII.

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ M^{me} V^o PARENT ET FILS, ÉDITEURS, MONTAGNE DE SION, 17.

—
1871

LE MAJOR BRUCK. ✓

Le major Bruck nous apprend lui-même que l'on qualifiait ses idées « de bizarres, d'extravagantes, d'insensées, » et M. le colonel Brialmont a répété sur sa tombe que les savants le traitaient de « visionnaire. » Nicolas Remy Bruck (1) est presque inconnu ; je n'ai pas l'autorité nécessaire pour le tirer de l'oubli et le placer sur le piédestal ; mais j'oserais bien moins encore me risquer à dire que ce visionnaire n'avait pas du génie. Ce qui ressortira de l'étude rapide de sa vie et de son œuvre, c'est qu'il y a lieu de restituer à l'estime de l'histoire un de ces travailleurs obstinés qui négligent tout pour chercher la vérité et auxquels il faut reconnaître au moins une volonté forte et une intelligence supérieure.

L'Association pour l'exploration universelle du magnétisme remonte à 1838. « Grâce à Humbold, à Gauss, au général Sabine, et à d'autres savants associés, grâce aux gouvernements anglais et russe, la constatation des éléments magnétiques sur toute la surface du globe, commencée en 1838, ne laissait plus rien à désirer en 1849. » Mais ces observations « recueillies avec tant de soin, de peines et de frais, à partir de 1840, et les énormes volumes où elles étaient consignées, allaient dormir dans les observatoires sous une épaisse couche de poussière » et y auraient reposé longtemps encore, si Bruck, comme il le dit, n'avait eu « l'idée de les rendre à la vie et à la lumière. »

En effet, en 1840, Bruck avait terminé ses études à l'école militaire, et le magnétisme terrestre était « l'objet de ses premières préoccupations scientifiques. » En 1847, ses travaux lui semblaient « suffisamment complets ; » il voulut les mettre à l'épreuve. Mais la première méthode dont il essaya ne lui réussit point : il posa, comme

(1) Né à Diekirck, le 1^{er} octobre 1818.

il dit, tous les principes, et en déduisit une à une les conséquences, en deux mémoires, qu'il soumit à l'Académie, le 7 août et le 17 décembre 1847. C'était vouloir entrer dans la science en vainqueur. Bruck ne se croyait pas permis, dit-il, « d'émettre sciemment des idées incomplètes, pour éviter d'en émettre qui pussent paraître étranges. » Il établissait donc en principe que le soleil électrise le globe aussi bien qu'il le chauffe ; il en concluait qu'il existe un système électrique complet du globe terrestre, et il décrivait ce système en lui attribuant une action considérable sur la circulation de la vie dans les végétaux et les animaux et sur les destinées de l'humanité.

En science physique, aucune loi plus générale n'avait été énoncée depuis Newton. En science sociale, c'était, pour ainsi dire, compléter ce que M. Quetelet a appelé la *Physique sociale* ; car M. Quetelet avait établi les influences du milieu sur l'homme, et Bruck y ajoutait l'influence générale et les actions diverses d'un agent nouveau.

La *Physique sociale* de M. Quetelet n'aurait pas été acceptée par l'académie en 1835. Les deux mémoires de Bruck furent refusés par l'académie, dont M. Quetelet était devenu le secrétaire perpétuel. L'auteur dut changer de méthode, ou plutôt changer de juge : il s'adressa au public.

Il écrit donc en 1849 et il publie en 1851 un premier livre : *Électricité ou magnétisme du globe terrestre*. Là, il expose son système et donne la carte du magnétisme du globe. Il était alors lieutenant du génie.

Ce livre, qui annonce une science nouvelle, ouvre au savant une vie de lutte et de déboires, une vie de privations, de sacrifices et de mortifications. De 1855 à 1858, il publie un grand ouvrage en deux forts volumes, où il développe dans tous ses détails la première partie de son système : la partie scientifique. Mais le succès ne répond pas à son attente. Chaque année il doit voir la science qu'il a créée d'une pièce, faire un pas timide, bégayer un mot, sans que les savants qui s'illustrent par les premiers vagissements de cette science, citent son véritable créateur. Une heure vint où la mesure fut comble. C'était au moment où Bruck avait achevé et publiait la seconde partie de son œuvre : la partie historique. Dès son premier livre, il avait annoncé l'influence des courants magnétiques sur les peuples ; il avait vu se déplacer et avancer la civilisation de la même manière que le système magnétique du globe ; il avait observé que les plus grandes dates, telles que la naissance de l'idée chrétienne, la chute du paganisme, et la Réforme, coïncident avec les dates et les régions des plus grandes activités magnétiques. Cette idée lui ouvrait tout le champ de l'histoire. A peine

son grand ouvrage sur le magnétisme publié, il s'était mis à étudier les annales du monde. Tâche immense, œuvre hardie ! Il a dressé la table chronologique des courants magnétiques du globe ; il demande à l'histoire la chronologie des courants historiques des peuples. Les deux tableaux coïncident ; Bruck ne peut admettre un hasard : il conclut hardiment que l'électricité est un agent, le plus puissant des agents physiques de civilisation. Aussitôt, le savant se met à refaire Bossuet, Vico, Herder, et il en arrive à consacrer deux énormes volumes à un nouveau Discours sur l'histoire universelle, au point de vue de l'électricité terrestre. Bruck était alors capitaine.

La *Physique sociale* de M. Quetelet semble timide à côté de ce livre. M. Taine a paru téméraire en établissant l'influence du milieu sur l'homme ; qu'est-ce que l'action du milieu à côté de cette influence magnétique, générale comme le globe, universelle comme la civilisation, qu'elle embrasse de ses courants ? Un savant physiologue et historien, Buckle, a consacré un long ouvrage à rechercher les lois naturelles du développement humain ; Bruck laisse loin derrière lui ces hardiesses. L'hypothèse de Darwin est admise aujourd'hui, et un voyageur français, M. Trémaux, a cru pouvoir la compléter par ce qu'il nomme la grande loi de perfectionnement des êtres, qui se développent selon le degré d'élaboration du sol où ils vivent. Cette loi constate et n'explique point. Bruck va bien au delà de la « grande loi » du savant français.

Jamais peut-être idée aussi neuve n'a été abordée par la philosophie de l'histoire. Si Bruck avait pu y mettre le temps et le soin qu'exige tout travail littéraire, ce livre eût été une œuvre considérable. Mais, s'il avait pu s'assimiler en quelques années l'histoire universelle, il est bien difficile d'improviser, sous l'émotion d'une pareille idée, la méthode d'exposition, l'ordre et la justesse des détails, la clarté de l'ensemble, l'attrait du style, nécessaires à un livre pareil. Déjà l'on s'étonne de voir l'auteur à ce point maître des événements, juge des civilisations, arbitre des plus grands génies : l'inflexibilité de son système lui donne cette rigueur qu'il met à peser les hommes et les choses. Mais il faut un certain courage pour achever cette lecture, — qui donc peut lire sans courage Kepler et Newton ? — On s'étonne, on s'arrête, on hésite souvent, on doute ; on fait ses réserves, au milieu de digressions sans nombre ; on proteste contre des affirmations, rectifiées plus loin ; mais on sent que, si ce livre avait plus de méthode, on serait entraîné par la nouveauté, par la hardiesse de la pensée.

Une fois ce livre improvisé, avant de le jeter au gouffre de l'in-

différence publique, Bruck, dans l'exaltation de son entreprise, jette un regard sur le passé, sent le besoin de rassembler ses efforts, et il écrit un court *Manifeste* où il résume les deux parties de son œuvre : le *Magnétisme du globe* et l'*Humanité*. C'est là qu'il laisse déborder l'amertume du calice, et cet âpre triomphe d'un penseur obscur à qui l'on vole sa pensée :

« Quand je dirai, moi, travailleur obscur et inconnu, que depuis quinze ans les principales sommités scientifiques de l'époque vivent en quelque sorte aux dépens de mon livre du *Magnétisme*, ces savants et leurs amis jetteront les hauts cris.

» J'ai laissé les conspirateurs du silence faire tranquillement leurs affaires à mes dépens, et je ne troublerais pas encore leur quiétude aujourd'hui, n'était que des motifs puissants, et tout d'abord la publication de l'*Humanité*, m'obligent à sortir de la réserve que je m'étais imposée. »

Cela dit, Bruck affirme de nouveau ses principes, et chaque fois qu'un savant fait faire un pas à la science du magnétisme, il revendique son droit de priorité. M. Becquerel, à Paris, le Père Secchi, à Rome, M. Handsteen, à Christiania, M. Lamont, dans l'annuaire du *Cosmos*, traitent-ils ces questions? Le novateur triomphe, car il reconnaît ses découvertes; mais il ne triomphe pas sans aigreur, car personne ne cite leur premier auteur. Il dut même voir ses idées admises, recommandées, honorées dans l'*Annuaire de l'observatoire de Bruxelles*, divers savants y échanger des lettres où ils se félicitent de ces découvertes, comme « de choses auxquelles ils tiennent le plus, » et M. Quetelet lui-même, qui « a conservé plusieurs années » ses premiers mémoires, se mêler à ce mouvement scientifique, annoncer « ces idées justes, » ces « théories nouvelles » comme « une des plus belles productions de l'époque, » en recevoir lui-même des félicitations, sans parler du modeste savant, son compatriote. Alors l'auteur ne se contient plus. Ces théories nouvelles, qu'on déclare les plus brillantes de l'époque, ne sont qu'une « amplification de son ouvrage. » Qu'on n'argue pas d'ignorance; M. Becquerel et tous ces savants sont de ceux auxquels il a lui-même envoyé son livre; aucun n'en a accusé réception, aucun ne l'a mentionné à propos de ces théories qui « sont à ce point semblables aux miennes, dit-il, qu'il serait difficile de nier leur étroite parenté. » Mais ces *plagiats*, comme il les appelle, lui semblent timides, incomplets, souvent à côté du vrai, et Bruck triomphe surtout quand il peut montrer le peu de profondeur ou de justesse de ces expériences, et qu'il en conclut que « la plus simple mention de son livre eût été plus avantageuse à la science en général que

tous les efforts empiriques, théoriques et pratiques, de M. Secchi. »

Un jour même, des amis lui recommandent une observation du Père Secchi, comme une étude nécessaire à ses travaux. La recommandation arrive trop tard, dit-il. L'idée de l'astronome n'est qu'une redite du *Magnétisme*.

Doit-on cependant accuser tous les savants d'Europe de cette odieuse conspiration du silence et du plagiat? Je ne le crois pas. La science officielle, les savants parvenus redoutent les synthèses hardies, ne croient qu'à l'expérience analytique; ces sortes de savants qui osent ne sont pas des leurs : ils n'auront vu dans l'œuvre de Bruck qu'une tentative téméraire de synthèse prématurée. Cependant, cette audace leur aura donné une certaine impulsion qu'ils n'auraient pas dû nier, une direction vers des études nouvelles qu'ils n'auraient pas dû dissimuler; et l'on a le droit de les accuser de n'avoir pas reconnu ce qu'il y avait de vrai, de nouveau, de créateur dans l'œuvre du capitaine, de n'avoir pas avoué son influence, sous prétexte qu'il s'y trouvait des théories contestables ou des opinions hasardées. Schmerling n'a pas été traité autrement, lorsqu'il créa la science de l'homme fossile; mais M. Lyell s'est accusé lui-même d'avoir méconnu « le philosophe belge. » Le savant anglais condamne par là les contempteurs de Bruck. Car le mépris d'une idée n'est pas de la science.

M. Brialmont a dit sur la tombe de son ami :

« A son début, en 1851, il prouva que toutes les périodes magnétiques coïncident avec des périodes solaires, et que, par conséquent, les systèmes magnétiques du globe résultent de l'électrification de celui-ci par les rayons solaires. Le *premier*, il mit cette grande vérité en évidence, et le *premier* aussi, il détermina les lois de la propagation du fluide magnétique à la surface et à l'intérieur de la terre. Ses travaux ultérieurs... ne sont que le développement et l'application de sa *belle découverte*. »

Si Bruck avait voulu procéder par analyse, rien qu'avec les matériaux de sa première brochure, il eût pu remplir pendant dix ans le monde savant des miettes de sa « belle découverte, » et l'on eût admis ses expériences, glorifié ses théories. Il prit une méthode moins modeste. Mais les savants de l'Europe, qui ont travaillé à cette science qu'il a créée le premier, n'ont aucune excuse, sont coupables d'avoir assez méprisé ce visionnaire pour ne pas lui rendre justice, et d'être restés dans cette étroite et vaine camaraderie de la science officielle. Bruck a eu le droit de leur dire : « L'auteur ne se plaint pas; il se félicite, au contraire, lorsque ses idées sont partagées ou approuvées par tous les savants de l'époque,

preuve certaine qu'elles n'étaient pas aussi EXTRAVAGANTES qu'elles le parurent d'abord. »

Les travaux de Bruck ne s'arrêtent pas là. Dans son premier livre, il avait avancé que les épidémies aussi coïncident avec les grands mouvements magnétiques, et dès 1851, il avait prédit le retour du choléra en 1865; en 1867, il publie un gros livre sur l'origine et les conditions de développement du choléra ou de la peste noire. Dans son premier livre, il avait attribué les étoiles filantes, comme les aurores boréales, les tempêtes, les vents alisés, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques et les soulèvements géologiques, à des causes électriques; en 1868, il s'arrête aux étoiles filantes et en démontre l'origine. Enfin, il trouvait une lacune dans ses deux grandes œuvres, il n'avait pas assez approfondi ce qu'il appelle le géologo-magnétisme, et il s'était engagé à y consacrer une étude spéciale. Mais cette espèce de labeur ingrat, au milieu de l'indifférence des lecteurs et du dédain des académiciens, ce travail dans le vide épuise vite. Bruck, n'ayant pas trouvé l'hospitalité à l'académie, avait dû publier lui-même ses œuvres; or, ces sortes de livres, les savants auxquels on les donne les dédaignent, et le public ne les achète pas. Bruck avait consacré tout son temps à cette tâche ardue, toutes ses ressources à ces publications obscures. « Pendant vingt ans, dit M. Brialmont, il s'est imposé les plus dures privations, afin de pouvoir publier ses principales études. » Lui-même, il a dit, en 1865 : « Il paraît que ce n'était là qu'un rêve, et un rêve bien long, puisqu'il a duré quinze ans, et bien pénible, puisqu'il a eu pour résultat d'épuiser la santé et la bourse de l'auteur. »

Tous les Belges cependant n'avaient pas imité l'Académie de Belgique, la science titrée et chapitrée. En 1853, le colonel Liagre, un savant, avait consacré dans l'*Observateur* deux feuillets anonymes à l'œuvre de Bruck; il concluait qu'il « y aurait erreur et présomption à détourner de lui les yeux, sans daigner l'examiner avec l'attention qu'il mérite. » En 1867, le docteur Meyne, un autre savant, annonçait dans le *Scalpel*, son livre sur le choléra, et remontait à ses travaux antérieurs avec éloge. En 1867, c'était l'*Indépendance*, qui, par la plume compétente du colonel Brialmont, rendait hommage et justice à notre compatriote. En 1869, l'*Echo du Luxembourg* appliquait sa philosophie de l'histoire au concile. Mais ce n'est pas pour si peu que les Belges s'intéressent à une lecture difficile, prêtent le concours de l'opinion à une création scientifique. Quelques amateurs connurent le nom de Bruck; quelques curieux lurent ses œuvres; d'autres, plus rares, tinrent à lui

serrer la main ; mais les *vrais* savants prirent ces articles de journaux pour actes de complaisance ou de parti : ils restèrent drapés dans un magnifique dédain. Bruck, d'ailleurs, n'avait-il pas été décoré de l'ordre Léopold en 1860 ; que lui fallait-il de plus ?

« Ces injustices, ajoute M. Brialmont, et plus encore les emprunts qu'on faisait à ses livres sans les citer aigrirent son humeur, mais ne le découragèrent point. Après chaque attaque, après chaque déception, il reprenait la plume avec une nouvelle ardeur, se promettant de convaincre les plus hostiles et les plus incrédules. Huit jours avant sa mort, ayant reçu quelques encouragements précieux à l'occasion de son dernier travail sur les étoiles filantes, il se crut au moment d'atteindre le but de toute sa vie. Le triomphe, m'écrivait-il, ne saurait tarder... Pour réussir bientôt, je ne demande que *la conservation du souffle de vie qui me reste.* »

En effet, ces luttes n'avaient laissé au capitaine, devenu major, qu'un souffle de vie. Il mourut le 21 février 1870, avant d'avoir vu son espoir réalisé, et justice n'a commencé à lui être rendue que sur sa tombe, où M. Brialmont a dit le dernier adieu à ce « noble cœur, à cette intelligence d'élite. »

Telle est la vie d'un de ces savants qui ne veulent pas s'astreindre à suivre les routes battues, à ne heurter aucun personnage officiel, à ne renverser aucune idée reçue, à emboîter le pas des corps savants constitués, à s'introduire tranquillement dans les rangs de la science sans y déranger qui ou quoi que ce soit. Ils ne sont pas académiciens, ceux-là ; ils sont créateurs. Mais comme les académiciens leur font payer cher leur génie ! Ils ne sont pas même lus, mais ils ont créé une science nouvelle. Ils vivent obscurs, pauvres, malheureux ; ils meurent inconnus, ruinés, phthisiques ; mais ils ont vécu et ils meurent en conservant en eux ce que l'homme a de plus noble : l'intégrité de la pensée. Bruck appelle l'Amérique la Colombie ; ces savants sont comme Colomb, qui découvrit un monde dont un autre fut le parrain. Mais un sentiment les soutient dans la lutte : la passion du vrai, la conscience d'une grande œuvre et ce qu'un philosophe a appelé la félicité du martyr.

Bruck, en effet, fut un martyr de la science.

Un homme qui s'est ainsi dévoué mérite bien qu'on étudie les idées auxquelles il a tout sacrifié. J'ai dû m'arrêter à cette vie d'abnégation et de travail ; je tâcherai de faire connaître ce qu'elle a produit pour la science et pour l'histoire.

L'électricité est l'agent principal qui préside aux phénomènes météorologiques de notre système planétaire, aux soulèvements

géologiques, à la distribution de la chaleur sur le globe, à la circulation de la vie dans les végétaux et les animaux, et, par conséquent, au développement de l'humanité ; voilà l'idée.

Bruck étudie donc les courants que produit l'électrisation de la terre par le soleil, et voici ce qu'il constate ; je lui emprunterai ses expressions.

Ces courants émergent d'un point situé près du pôle géographique austral et qu'il appelle le *pôle magnétique austral* ; ils convergent vers un point diamétralement opposé : le *pôle magnétique boréal*.

» Le diamètre de la terre qui joint les pôles magnétiques est l'*axe magnétique*.

» Le grand cercle de la terre qui passe par l'axe de rotation de la terre et par l'axe magnétique, est le *méridien magnétique principal*. La circulation y est à la fois la plus active... la plus énergique... la plus régulière. »

La circulation magnétique sur tous les points du globe subit des modifications diurnes, hebdomadaires, mensuelles.

« En général, une période de révolution magnétique (autour du globe) résulte du retour du soleil et de la terre dans des positions astronomiques relativement identiques, qui ramènent l'origine de l'électrisation au même point...

» Au bout de 4 ans, l'origine de l'électrisation doit avoir fait le tour du globe, moins 11 degrés 12'. Il en résulte un *système magnétique* à période de révolution quadriennale. Ce système existe, mais il n'a pas une bien grande importance... »

Bruck mentionne d'autres systèmes, comme celui de 16 ans, etc.

« Les systèmes magnétiques, dit-il, sont d'autant plus profonds que leur période de révolution est plus longue et réciproquement. »

Mais il s'arrête surtout à deux systèmes : celui de 516 ans et celui de 25,868 ans :

« L'origine de l'électrisation par les rayons solaires ne revient exactement au même point qu'au bout de la période de 516 ans, et c'est ainsi qu'est établie cette période magnétique la plus importante au point de vue scientifique et qui partage le premier rôle avec la suivante dans l'influence sur les peuples...

» Ce système doit donc faire le tour entier du globe en 516 ans. »

Cependant le retour du soleil au même équinoxe après 516 ans n'est encore qu'approximatif, et l'on sait qu'il faut près de 26,000 ans pour que l'équinoxe fasse le tour entier de l'écliptique.

« La précession des équinoxes, c'est-à-dire la révolution com-

plète des équinoxes, dit Bruck, ramène le soleil et la terre dans des positions relatives identiques au bout de la grande période de 25,868 ans. La précession des équinoxes donne donc lieu à un système magnétique à une seule grande période de révolution. »

Bruck appelle aussi ce système la *période unique*, le *système fixe*.

« Ce sont ces deux derniers systèmes qui exercent une influence marquée sur les peuples et l'humanité. »

Bruck infère de là que le globe durera autant que son système magnétique, que l'humanité vivra 50 périodes magnétiques de 516 ans chacune. Mais quelle sera la part de chaque nation dans cette vie de 50 grandes années humanitaires ? C'est ce que Bruck demande à l'histoire. Voici la réponse qu'il y trouve : les époques où le *méridien magnétique principal* passe sur une région, celles surtout où deux systèmes : le système de 5 siècles et le système unique, viennent à se croiser et forment une sorte de nœud d'électricité, sont scientifiquement des temps de grande activité magnétique, sont historiquement des époques où règnent à la fois les pestes, les grandes guerres ou les révolutions.

Ces coïncidences reviennent à chaque page du livre de l'*Humanité*. L'auteur épuise, pour ainsi dire, cette matière, en accumulant les dates des événements de l'histoire, de la vie des chefs de nations, des fondateurs de cultes, des savants et des philosophes. Il serait peut-être long, mais il ne serait pas difficile de réunir toutes ces données historiques et scientifiques en un seul tableau, divisé en autant de colonnes que l'histoire a déjà observé de périodes de 516 années, plus une colonne pour les courants du magnétisme. On y verrait la même situation électrique produire, dans les diverses régions, les mêmes effets sur les destinées des différents peuples.

« Il est évident, dit Bruck, que toute modification, toute transformation, tout changement d'allure dans la circulation magnétique ou magnéto-nerveuse du globe entraîne des modifications analogues dans les allures politiques, guerrières et morales de l'humanité et des peuples. »

Cela établi, pour ma part, je n'y ferais qu'une seule réserve ; car les fossiles prouvent qu'il y a eu des hommes avant l'époque où Bruck fait commencer sa grande période. Or, si la terre a pu exister, être habitée avant la formation du système magnétique général actuel ; si, quand ce système cessera, elle doit cesser d'être telle que ce système l'aura formée ; elle peut aussi, et le genre humain avec elle, se transformer sous un système nouveau, au lieu de périr ; et ceci rattacherait la théorie de Bruck à celle d'Adhémar sur la périodicité des grands déluges.

Ici se présentent de nouvelles idées de l'auteur. Ce tableau historique et magnétique lui fait penser que les peuples vivent, croissent, vieillissent et meurent, à mesure que les courants arrivent, se développent par leurs combinaisons, s'éloignent et passent.

Donc, les peuples favorisés par les nœuds magnétiques sont les *peup'es-chefs*; ceux qui fournissent toute leur carrière peuvent vivre 4 périodes de 516 ans : les deux premières en plein courant magnétique et en plein développement national ; les deux dernières en dehors de l'électricité et du progrès, dans l'épuisement graduel du magnétisme et de la civilisation. Ainsi sont nés, ont grandi, sont restés dans la maturité, sont déchus, les peuples-rois qui eurent leurs capitales aux nœuds mêmes des courants électriques : à Babylone, à Jérusalem, à Thèbes, à Athènes, à Rome, à Constantinople, à Metz ou à Aix, pour les Francs ; à Cluny, pour le catholicisme ; à Paris, à Londres ; puis en Allemagne, pour le nouveau peuple-chef qui se montre à l'horizon, c'est Bruck qui pense ainsi.

Les influences du milieu sont de la science exacte ; il est utile, excessivement utile de les constater, comme l'architecte doit connaître la nature du sol sur lequel il va construire un édifice, les matériaux et les instruments de travail dont il pourra disposer. Ce n'est que par la connaissance entière de toutes les influences qui agissent sur la société, que l'homme sera maître de ses destinées ; il n'y a ni matérialisme à étudier ces influences, quelque matérielles qu'elles soient, ni fatalisme à en faire des lois fatales de l'histoire. Au contraire, tant que l'humanité ne les connaîtra pas toutes, elle restera exposée à les subir malgré elle, au lieu de les employer à son profit, exposée à suivre la méthode aveugle et toute bestiale de l'instinct, ou plutôt à se développer sans méthode, sans lumière, sous l'impulsion de forces cachées, qu'elle ne peut se soumettre qu'en les connaissant.

Mais, si la constatation des influences est de la science, rien que de la science ; si, par conséquent, Bruck, en nous ouvrant cette science nouvelle, a livré un vaste domaine à la puissance de l'homme ; il n'en est pas de même des théories qu'on peut établir sur des faits exacts, et c'est là que se trouve dans tout système la part de l'erreur ; c'est là que le système historique de Bruck n'est pas sans reproche. Ne voyant que les résultats des influences magnétiques, tels qu'ils se sont produits jusqu'à présent, il en infère qu'ils seront toujours les mêmes, et il fait des premières époques d'activité magnétique les vraies périodes de civilisation, tandis que les temps où un peuple est libre de ces influences signalent sa décadence, préparent sa mort. Les peuples naissent, croissent et meurent comme les individus, dit-il.

Je ne puis admettre cette philosophie de l'histoire.

Bruck compare la vie d'un peuple, formée de 4 périodes de 516 ans, à celle de l'homme, formée de 4 périodes de 16 années. Cette comparaison n'aurait-elle pas dû le mettre en garde? Comment n'a-t-il pas vu que l'énergie toute physique des deux premières périodes de la vie humaine produit surtout et malgré nous la croissance, mais que la liberté ne commence que plus tard, et que la virilité va de 25 à 60 ans. Un homme n'est vraiment homme, un peuple n'est vraiment civilisé, que lorsqu'il a employé son énergie première, physique ou magnétique, au développement de son être intellectuel et moral. Si, au contraire, sous l'impulsion de ce nœud magnétique que l'homme a dans son cerveau, qu'un peuple trouve dans les courants du globe, l'un et l'autre s'est livré à tous les désordres de la jeunesse, à toutes les exubérances de la vie animale, son âge mûr, son âge véritable de civilisation n'est que corruption, décrépitude, anarchie, décadence. C'est pour cela que beaucoup d'hommes ne sont jamais hommes, que beaucoup de peuples, quelque lettrés qu'ils soient, meurent sans être entrés dans la possession d'eux-mêmes. Tant que les peuples ne profiteront des courants d'activité magnétique que pour détruire leurs voisins, imposer leur volonté à tout un monde, fonder leur gloire sur tous les abus, il est naturel, il est juste qu'ayant mal employé ce surcroît de forces que leur fournit la nature pendant leur minorité, et n'ayant pas su se constituer en puissance morale, ils déchoient le jour où l'impulsion extérieure leur échappe, où la nature les rend à la liberté, où le magnétisme qui les couvait fait place au libre règne de l'esprit et de la conscience.

Bruck a raison : les époques d'activité magnétique produisent un fléau physique : la peste ; mais il aurait dû ajouter qu'elles peuvent produire un fléau historique : les excès de jeunesse des nations. A tous les âges, ces folies ont empêché les peuples majeurs, désarmés d'électricité, de se civiliser dans la paix ; ont préparé le règne d'une nouvelle race, conquérante et dominatrice, qui s'exposait par là à sa propre chute sous de nouveaux courants de peste et de guerre. Mais c'est là un fait de l'histoire, sans être une loi de la civilisation. Les fastes du passé sont l'enseignement de l'avenir, non sa fatalité.

Les nations, pour éclore et se développer physiquement, ont besoin de cette chaleur que le poussin trouve sous l'aile de sa mère, et l'instinct les fait se grouper autour de nœuds magnétiques puissants, comme en de bons nids. Mais ces premières périodes d'influences physiques sont dangereuses par l'abus que l'on en peut faire. Ce

n'est qu'en employant leur jeunesse et leur adolescence à une bonne éducation, que les peuples se civiliseront; ce n'est que lorsqu'ils seront libres de ces influences physiques, ce n'est qu'à l'âge de la majorité qu'ils entreront dans la véritable civilisation. Jusque-là, qu'ils se gardent des folies de jeunesse ou des surcharges d'électricité : elles mènent un peuple de la conquête à la décadence et du despotisme à la mort. Mais, comme les chênes meurent et le chêne subsiste, comme les hommes tombent et l'homme reste, les générations d'un peuple peuvent disparaître, et le peuple leur survivre avec ou sans magnétisme, s'il sait remplacer les forces du globe par la puissance de la pensée, et l'impulsion thermométrique par l'activité de la conscience. Ce que Bruck appelle le troisième terme d'un peuple commence donc à sa 32^e année, c'est-à-dire à son âge de pleine virilité, d'entière indépendance, de véritable puissance morale. Si un peuple s'y agite dans l'anarchie, il ne faut en accuser que les égarements de son passé ou les attaques violentes de ses voisins, encore tout bouffis de magnétisme terrestre. « Les mauvais législateurs, a dit Montesquieu, sont ceux qui ont favorisé les vices du climat. »

Bruck n'est pas sans comprendre cela. Il nous a montré, à différentes époques, quatre peuples de différents âges tenant le monde : le n^o 4, qui va disparaître; le n^o 3, descendant du faite; le n^o 2, en pleine activité; le n^o 1, imposant son premier âge au monde. L'Orient, la Grèce, Rome, l'empire d'Allemagne ont passé tour à tour par les quatre phases. L'Autriche termine sa 4^e phase; le catholicisme devient le n^o 4, la France le suit; elle est entrée dans son 3^e terme; l'Angleterre est en pleine adolescence, et la Prusse s'empare du premier terme, qui n'est pas le premier rang.

Mais la manière dont Bruck parle de ces peuples d'âge si différent montre qu'il n'est pas éloigné de rectifier sa pensée. Il condamne avec une grande énergie, il condamne à mort la catholicité monacale, le faux décrétalisme, l'encycliquisme, comme il l'appelle tour à tour. Alors, sa pensée devient sans pitié; on dirait d'un juge souverain; on sent que toute sa conscience passe dans son style. Il a fait l'histoire de l'Église dans ses quatre termes; il a flétri sa politique : « Depuis que le monde existe, aucun bas-empire ne s'est maintenu par un aussi vaste système d'horreurs. » Il annonce la mort certaine de cette religion qui n'est plus « que l'ombre d'elle-même. » Son quatrième terme a commencé, son agonie approche. Elle en est, de 1830 à 1870, où en était la vieille Allemagne, de 1314 à 1360. Elle n'est plus possible que pendant deux périodes de

32 ou de 40 ans. Avant la fin de la période qui commence, elle aura disparu « dans le gouffre du passé, où elle rejoindra les débris de tous les bas-empires antérieurs. » — « Cela est certain, scientifiquement certain. »

Bruck, cependant, esprit religieux et chrétien, croit à la rénovation religieuse, espère que ce bas-empire monacal va se transformer au lieu de périr, annonce une phase nouvelle de conciles qui pourra régénérer la religion et rendre à l'homme le gouvernement de sa conscience. Il affirme la chute du pouvoir temporel, comme il a prédit le choléra; mais il proclame avec non moins d'assurance le progrès de la philosophie religieuse :

« Jamais aucune puissance, aucune persécution, aucune terreur, aucun massacre, aucun déploiement d'intérêts matériels n'ont empêché la religioso-philosophie de reprendre son mouvement ascendant spiritualiste périodique, à l'époque de constitution, dès le début seizennal (1848-1864) de la période séculaire, et de le continuer jusqu'à son apogée, en 1631 (dans le passé), en 2147 (dans l'avenir). »

Si une institution aussi odieuse aux yeux de l'auteur, si une église aussi condamnée par la civilisation et par la science, peut se transformer au lieu de périr, la condamnation à mort des peuples arrivés à leur quatrième terme n'est donc pas sans appel, et Bruck le dit : « Leur mort surtout me paraît ne plus devoir être qu'une transformation, qu'une renaissance, qu'une régénération, qu'un *renouveaulement de terme*. »

Le bon vent électrique leur manquera cependant; n'importe; Bruck ajoute : « Je ne crois pas qu'un peuple régénéré doive encore être forcément amoindri. »

Parle-t-il de la France, le *peuple-chef* actuel, entré dans son troisième terme? Bruck arrive aux mêmes conclusions. Il a de grandes sévérités pour une nation qui tient tous les peuples en armes, dans des inquiétudes sans fin; il ne peut prévoir l'effet que produirait sur ce peuple la révélation de sa loi; mais il sait que « le plus grand peuple peut être soumis à des lois comme un simple individu. »

« Jusqu'à quel point, dit-il, puis-je dire à ce peuple : Tu es encore formidable... Mais nul peuple ne vivra comme peuple-chef beaucoup au-delà de mille trente-deux ans; tu es né en 843 du partage de l'empire frank à Verdun; nous sommes en l'an de grâce 1862; tu as donc vécu 1019 ans, fais ton compte. »

C'est presque une prophétie de mort : *Finis Galliæ*. Une prophétie qui semble réalisée aujourd'hui. Bruck la répète, lorsque,

avec un haut sentiment moral, il annonce le châtimeut des peuples comme celui des individus :

« Le peuple est puni, fût-il le plus puissant de la terre ;. . eût-il des millions de soldats, et ses soldats fussent-ils les plus aguerris du monde, le champ est là, qu'il s'appelle Marathon, Capoue, Morgarten, Sempach, Granson, Morat, Bouvines, Orléans, Denain, Valmy, Leipzig, Quatre-Bras ou Waterloo, il donnera la victoire à l'un pour humilier l'orgueil de l'autre et punir son iniquité. Le champ du châtimeut touche à celui du crime ! »

Ces sentiments sont si vifs que cet ennemi du papisme méconnaît Voltaire, que ce partisan du self-government et de la fraternité générale méconnaît la révolution française, que cet ami de la liberté se prononce contre l'hospitalité accordée aux « sophistes » de France. Malgré cela, Bruck indique d'un mot ce qui peut faire la puissance politique de la France : « Les peuples en troisième terme ne peuvent plus conquérir, » dit-il, et la science du magnétisme ne fait ici que répéter les proclamations inspirées à la Révolution par la science du droit. Bruck indique aussi d'un mot ce qui peut faire la puissance morale de la France : « Pour les troisième termes, dit-il, le moral est tout. Sans le moral, plus d'énergie ; sans le moral, la décadence. » Peut-on mieux dire que les peuples arrivés à cet âge s'appartiennent, sont libres d'influences physiques, ont pris la toge virile, en sont au règne de la pensée, à l'époque du droit.

Comment, d'ailleurs, la fraternité de religion se fera-t-elle sans la France des Gallicans et de Bordas-Dumoulin, dont l'auteur se montre enthousiaste ? Elle seule peut servir de trait d'union entre le papisme et l'anglicanisme. Comment se fera aussi la fraternité des peuples, si un peuple nouveau doit suivre l'ancienne politique de la force et donner le coup mortel à la France du droit ?

Voyez cependant la naïveté des hommes qui ne vivent que de leur idée : Bruck avait envoyé ses ouvrages scientifiques aux savants de l'Europe qu'il n'espérait pas convertir ; l'exemplaire de son *Humanité* qu'il m'a offert contient un hommage autographe à Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français. Il n'est pas invraisemblable que le savant convaincu ait espéré donner un avertissement utile à l'homme du 2 Décembre, sauf à lui annoncer, dès 1866, les ides de Sedan.

Enfin, dès le début de l'introduction de son livre de l'*Humanité*, Bruck, après avoir établi le fait historique, déjà remarqué par les anciens : que les peuples-chefs se succèdent, a ajouté que « l'apogée de l'humanité et son but est la civilisation universelle, » et, dans sa conclusion, il annonce, après la crise moderne, une communauté de

peuples libres, « où prendront place les peuples nouveaux et anciens, grands et petits, jeunes et vieux, de première, deuxième et troisième formation. »

Cela exclut l'idée de nouveaux peuples-chefs. Bruck le dit lui-même : « La direction de l'humanité sera devenue une sinécure. »

Bruck rectifie donc ses idées. Ses erreurs viennent plutôt de sa méthode que du fond de sa pensée.

Bruck parle moins du peuple qui suit de près la France : l'Angleterre. L'union de la France et de l'Angleterre peut, selon lui, sauver l'Europe des désastres dont la menacent la chute du catholicisme et l'avènement d'un peuple nouveau : la Prusse.

Bruck, en effet, prédit l'avènement de la Prusse, et il parle toujours avec la même liberté :

« Le N° 1, hardi et agressif, cherche le mouvement et l'action, et ne rêve que bouleversement. »

Voilà le rôle physique, si l'on s'en tient à l'influence magnétique. Mais Bruck a déjà eu plus d'une fois l'occasion de marquer l'usage différent que les peuples font de ces énergies natives. La Grèce les appliqua aux choses de l'intelligence et des beaux-arts, et Rome à l'action brutale. La civilisation juive fut plus morale que matérielle, le catholicisme romain plus conquérant que religieux. Les peuples restent donc libres dans l'emploi de ces influences fatales ; ils peuvent y puiser l'énergie de tous les excès ou la puissance de la raison.

Dans la période séculaire, commencée en 1848, la bonne politique consistera, selon l'auteur, 1° dans la reconstitution immédiate de l'Église dans le sens absolument universel et exclusivement spirituel ; 2° dans l'union sincère, franche et loyale, de la France et de l'Angleterre sur toutes les questions universelles, politiques et religieuses ; 3° dans la *prière* adressée à la Prusse, de vouloir bien user un peu plus d'influences morales et de compter un peu moins sur ses victoires pour parfaire et étendre son hégémonie.

Bruck a consacré de longues pages à l'Allemagne. Il voit dans la race germanique trois grandes divisions, déjà désignées par Pline. Ce sont les Allemands : la Souabe, la Bavière et l'Autriche, — puis les Saxo-Prussiens, — enfin les Franko-Belges. Selon lui, l'histoire de la race entière et son génie même se prononcent contre toute unité politique. « Aucune hégémonie teutonique, dit-il, n'a jamais été complète. » Il voit bien la Prusse tendre à cette hégémonie ; mais il trouve à cela de graves dangers et, comme il a prédit le choléra de 1865, il annonce la guerre de 1866 et de 1870.

« L'Europe presque tout entière a combattu au xviii^e siècle les premières conquêtes de la Prusse.... L'Europe plus puissante d'aujourd'hui vient d'assister tranquillement à la prise de possession par ces mêmes Prussiens de leur deuxième berceau....

« Bien imprudente est la politique teutonique qui favorise l'expansion prussienne !... Deux fois imprudente est la politique étrangère qui encourage les aspirations prussiennes. »

Cette expansion prussienne amènerait un *débordement*, et commencerait nécessairement sous le prétexte d'*expulsion de l'étranger*.

Bruck annonce même la date de ce débordement sous prétexte d'expulsion de l'étranger : « Si l'hégémonie prussienne doit se compléter aujourd'hui, son extension aura lieu d'ici à douze ans. »

Ceci était écrit en 1865.

Bruck prévoit aussi le caractère de cette révolution :

« Un mouvement brusque de l'expansion prussienne entraînerait des calamités effrayantes et produirait précisément le contraire de ce que rêve l'unioniste allemand. »

Dès le début de son introduction, une seule phrase a dit sa pensée à la France et à la Prusse :

« S'il peut convenir d'avertir les peuples anciens de ne pas se lancer dans des aventures où les forces pourraient leur manquer, il convient également de prévenir les peuples nouveaux de ménager leurs forces. »

Bruck aura envoyé son livre à M. de Bismark comme à Napoléon III.

L'écrivain qui parle ainsi est cependant german et germanisant ; il met le Teutonisme à la tête de la civilisation future et il appelle de ce nom son large idéal de religion et de civilisation universelles, supérieur au gallicanisme et à l'anglicanisme. Mais il croit que les bonnes positions magnétiques doivent servir à la politique du droit, non aux brutalités de la force, et il voudrait les voir possédées par le génie des libertés germaniques, non par une dynastie ou une hégémonie prussienne : « Les empires bâclés sont des bas empires. »

Le droit de la force est énergiquement combattu par notre auteur. Pour les peuples qui en usent, « l'envahisseur d'un pays prend le nom de libérateur, dit-il, et le défenseur du sol natal s'appelle brigand. »

Cette politique est des plus simples, dit-il encore : elle consiste en quatre points : 1^o créer une grande force militaire ; 2^o exploiter l'apparence de la liberté, en persuadant à un peuple esclave qu'on le mène pour son bien et en toute liberté ; 3^o régner par une assemblée remplie de créatures ; 4^o amuser le peuple en lui donnant du pain, des spectacles et des victoires.

Cette politique est païenne. Mais « ces belles inventions romaines ont trouvé d'habiles traducteurs en France, » dit Bruck, et il attribue la persistance de cet esprit païen à l'étude des langues et de l'histoire de l'antiquité, dont la suppression lui semble un des besoins de l'époque.

A ce brigandage civilisé, Bruck oppose la politique de raison et la loi d'amour, ce qu'il appelle souvent la religioso-philosophie, dont il fait « l'esprit de l'humanité. » Aussi, avec quel enthousiasme il parle de la trêve de Dieu; rien n'est comparable, selon lui, dans toute l'histoire ancienne, à cette application de la loi d'amour, quand un pontife vient dire aux peuples : « Frères, au nom de Dieu, j'ordonne la cessation de toutes les hostilités. »

Avec quelle réprobation aussi il parle de l'esprit de conquêtes ! Il a consacré une longue étude à la guerre. Il distingue deux sortes de guerres : les unes qu'engagent les peuples en première période pour développer leur hégémonie. Les autres que les peuples en seconde période portent en dehors de leurs limites naturelles. Ces dernières servent bien plus les vaincus que les vainqueurs; elles préparent l'avènement de peuples nouveaux, qui refoulent leurs conquérants, après leur avoir pris une partie de leur civilisation.

C'est surtout aux guerres de conquêtes que Bruck s'arrête. Il interroge l'histoire : l'histoire lui répond que l'on peut considérer comme nulle l'action des conquêtes. Tous les débordements, depuis ceux de César et ceux de Clovis, jusqu'à ceux de Napoléon, ont été refoulés. Il interroge sa science nouvelle : sa science lui répond que les races sont assises dans des régions limitées par des lignes géo-
logo-magnétiques. Qu'ont changé à cette division naturelle toutes les conquêtes ? Rien.

« Un champ de sang, une bande de terrain mixte, un plateau de séparation de 15 à 20 lieues de largeur et de 50 lieues de longueur, où les races se touchent et qui appartient à l'une ou à l'autre selon que l'une ou l'autre est prépondérante; voilà, comme conquête, le résultat définitif de vingt siècles de lutte ! »

C'est à faire pitié, n'est-ce pas ? Aussi, Bruck, dans ce beau chapitre de son *Manifeste* intitulé : Qu'est-ce qu'une conquête ? en arrive à dire :

« La situation respective territoriale actuelle des Celtes et des Germains, après vingt siècles de lutte sanglante, prouve qu'au point de vue exclusivement territorial, le terrible jeu des batailles est un jeu d'autant plus sot, d'autant plus inique et d'autant plus cruel qu'il ne conduit à aucun résultat. »

Bruck traite le même ordre d'idées dans son *Humanité*. César,

Louis XIV, Napoléon, ont fait déborder la race celtique sur la Germanie ; Alaric, Theodoric, Clovis, Charles-Quint, Marlboroug, la Sainte-Alliance, ont fait envahir la Gaule par les Germains. Qu'y ont gagné les deux races ? Rien qu'une langue de terre, possédée hier par la France, et que nous voyons aujourd'hui conquise par l'Allemagne.

Nulle conquête d'ailleurs ne prévaut contre l'influence du sol et des courants magnétiques qui forment les races :

« La nature a prévenu de semblables absurdités, dit Bruck ; ses forces vitales sont là pour redresser les crimes. On peut opprimer et comprimer, massacrer et exterminer, mais non changer la nature du sol et de ses produits, et encore moins de ses habitants. »

Bruck insiste : « J'ai démontré aux Celtes et aux Teutons la nullité des résultats de vingt siècles de lutttes armées, de débordements et de contredébordements. Les Celtes possèdent encore les forces acquises, et les Teutons ont pour eux la plus grande énergie physique et morale. De part et d'autre, des millions d'hommes, armés d'une façon terrible, sont prêts à entrer en ligne. Pourquoi faire ? »

A ces millions d'hommes armés d'une façon terrible, Bruck annonce l'inflexibilité de sa loi physique : « Tout débordement est anomal et doit rentrer dans ses limites. »

A ces millions de soldats, Bruck proclame la nullité des conquêtes au dehors et leurs dangers au dedans :

« L'élite vigoureuse de la jeunesse mâle d'une nation courant à la conquête hors du pays, affaiblit la nation ; celle-ci, de dominante qu'elle était dans la race, peut devenir dominée. »

« Ces épopées militaires peuvent chatouiller certaines fibres nationales, a-t-il dit dans son *Manifeste*, mais elles ne méritent pas généralement l'attention qu'on leur accorde. »

Bruck va plus loin. Ces épopées retrempent le vaincu, préparent la chute du vainqueur, hâtent l'avènement du peuple qui doit lui succéder et lui donner le coup de mort. César prépare l'invasion des Barbares ; Clovis régénère les Gaules et prépare les Capets ; Louis XIV, en retremplant l'Allemagne, assure l'apogée de l'Angleterre et la naissance de la Prusse.

La paix du monde est le but de toutes les études de notre savant. Elle ne peut être troublée, dit-il, que par l'obstination du catholicisme à ne point se transformer, ou de la France à rester conquérante ; ou par l'orgueil britannique ; ou enfin « par l'impudence inquiète, hardie, agressive et peu scrupuleuse de la Prusse. » Avec le catholicisme, s'il s'obstine, nul pacte n'est possible. « L'orgueil britannique et l'ambition française ont été jusqu'à ce jour tempérées

par beaucoup de raisons, » dit Bruck ; puis notre philosophe donne à la Prusse cet avis fraternel :

« Que les hégémonies naissantes... usent plus de l'autorité morale que des armes, pour s'étendre ou se compléter. Quelque jeunes et vigoureuses qu'elles soient, qu'elles se gardent de l'absorption trop brusque de populations trop nombreuses, surtout de populations vieilles et usées. »

Bruck a déjà dit : « Les hommes politiques sérieux réfléchiront longuement avant de proposer des modifications à ces situations et surtout avant de provoquer des changements par la violence. »

Décidément, Bruck rêvait d'avertir les hommes *sérieux* de France et de Prusse.

Bruck a recours encore à sa science magnétique : Le centre de la plus grande activité magnétique, et par conséquent politique et morale, est actuellement Londres. De Londres partent deux courants qui vont s'affaiblissant toujours : l'un de Londres à Paris et à Lisbonne ; l'autre de Londres à Bruxelles, La Haye, Hanovre et Cassel, Dresde et Berlin. Ces pays sont d'autant plus favorisés par le courant qu'ils se rapprochent de Londres.

« Ce n'est donc pas à Berlin, dit Bruck, que se trouve le maximum d'intelligence, non plus que le maximum d'énergie des Basses Teutonies. »

Cependant, la constitution de l'Europe est imminente ; elle a commencé en 1863, elle doit finir en 1879. L'espoir du savant est dans l'union de la France et de l'Angleterre :

« Dans ce cas, les deux puissances n^{os} 2 et 3 marchant franchement et sincèrement d'accord, et s'appuyant sur les conciles des prélats chrétiens pour les affaires religioso-philosophiques, et sur un sénat ou concile politique européen, formé de membres élus dans tous les pays à raison d'un député pour un million d'habitants, se réunissant périodiquement et nommant dans son sein une députation permanente, la période séculaire actuelle se déroulera *avec le moins de tapage guerrier possible*. »

C'est là la grande préoccupation du savant et du philosophe : « Jamais les temps ne furent plus propices au calme. Le peuple chef actuel n'est ni celte, ni teuton ; il est germano-breton. »

Survient Sadowa ; tout ce que Bruck a annoncé, se produit : il triomphe ; tout ce qu'il redoutait reste menaçant : il avertit.

Ce travail, écrit au nom d'un journal ou d'une revue, est resté inédit. Bruck a prévu que la vieille Autriche serait expulsée des Teutonies, dépouillée de la couronne impériale, forcée à se reconstituer dans le sens slave ; Sadowa réalise ses prévisions : « Qua-

rante millions de Teutons devaient-ils continuer de trembler à chaque perturbation européenne ? dit-il... La destruction à Sadowa du vieil organisme politique austro-allemand a résolu cette question. »

Bruck a supposé deux solutions : l'unité d'un Empire prussien ou une *Trinité teutonique* fédérative. « C'est la division rationnelle et naturelle de l'*Humanité* qui prévaut, » dit-il, et il applaudit à cette fédération, dont le dualisme militaire partagé entre la Prusse et la Bavière est « le fait capital. »

Cependant il n'est pas sans s'inquiéter. Le Hanovre et d'autres Etats ont été brusquement incorporés à la Prusse. Il craint ce qu'il a appelé, ce qu'il appelle de nouveau un empire bâclé. Il ne s'effraye pas de l'œuvre de la force : « C'est monstrueux d'audace, » dit-il, mais « les hégémonies n'ont jamais agi autrement. » Ce qui l'effraye, ce sont les égarements de l'audace. Or, d'après son système, le Hanovre a une position magnétique prépondérante qu'on n'abdique point, et on la lui a fait abdiquer ; l'hégémonie prussienne devait, pouvait rester dans sa région naturelle, et elle en est sortie :

« Le roi de Prusse, par ses récentes annexions, s'est exposé à devoir, dans l'avenir... à chaque grand mouvement politique ou guerrier... commencer par rétablir l'ordre dans les Teutonies. »

Bruck ici répète ses conseils : Que la Prusse ne se hâte point ! que son roi « reste roi, et laisse là l'Empire ! » L'Empire d'Allemagne « a cinq siècles pour se parfaire. »

Bruck a trop sondé l'avenir pour s'arrêter au présent après Sadowa. « Quelle suprématie reste-t-il à détruire ? » se demandait-il, et il annonce que des faits « plus importants, plus calamiteux peut-être sont en arrière. » — « Nous oserions à peine suivre l'*Humanité* sur ces questions ! » fait-il dire au journal pour lequel il écrit. Trois ans après, des articles, évidemment inspirés par lui, appliquaient ces idées au concile, et l'*Echo du Luxembourg* répétait sa condamnation de l'*Encycliquisme*.

En 1866, Bruck ne pouvait oublier la France. Pour exposer son système, il en reproduit cette idée-mère : que le sol, divisé d'après les soulèvements géologo-magnétiques, indique la division des peuples. La France actuelle, dit-il, dépasse ses limites naturelles magnétiques d'une bande de quinze lieues au Nord, et « de toute l'Alsace et la Lorraine à l'Est. » Cette raison de céder deux provinces au sol germanique était évidemment inconnue de Jules Favre. Mais si Bruck avait vécu une année de plus, que n'aurait-il pas dit de « l'absorption trop brusque des populations », et des « empires

bâclés ? » En 1866, il répète ce qu'il a dit de l'imprudence de l'Europe et de l'Allemagne en faveur de la Prusse, il se demande si « la politique de bon sens qui doit occuper l'interrègne entre les traités de 1815 et ceux du congrès futur (de 1876) » permettra la suprématie d'un peuple quelconque. Sa réponse est une malédiction : « Que celui qui, par orgueil, s'appuyant sur sa supériorité physique, se déclare le premier, devienne le dernier ! » Puis, il annonce des coups de foudre « devant lesquels Solferino et Sadowa pâliront ! » Il voit bien quelques symptômes de conciliation ; il espère bien qu'il y aura « place au soleil pour tous en 1876 ; » mais ce ne sera pas sans que les jeunes aient subi « le baptême du feu » et les vieux, « la retrempe du feu. » Enfin, si les lecteurs (qu'il n'eut pas) veulent le suivre, il percera à jour les non sens de l'annexionisme et de la politique des compensations, — c'est à l'empire français qu'il fait allusion — et il termine comme toujours par la réprobation de la force et la nullité des conquêtes : « Nous tâcherons de voir, l'*Humanité* en main, s'il n'y a pas mieux à faire que d'essayer d'annexer et de compenser de vive force, et de mettre l'Europe occidentale à feu et à sang pour des résultats minimes, très-aisés à prévoir, sans être prophète ou auteur du *Magnétisme du globe et de l'Humanité*. »

Nous arrivons toujours au même rêve : l'espoir de la paix, de la raison et de la fraternité.

Ce rêve termine le livre de l'*Humanité*, ce code historique du magnétisme terrestre, comme il est la conclusion de toutes les utopies philosophiques et le but de la science du droit des gens. Bruck parle avec autant d'énergie au nom de la nature que les plus convaincus des philosophes au nom de la justice.

Quoi qu'il en soit des observations scientifiques qui servent de base à ces idées, on est tenté de croire à leur justesse, quand on les voit aboutir à la condamnation de ce jeu des batailles, d'autant plus inique qu'il est impuissant devant la loi physique et morale.

Mais Bruck, me direz-vous, à propos de batailles, ne parle-t-il point de sa patrie, si longtemps le jouet des conquêtes et le théâtre des épopées militaires ?

Au contraire, Bruck fait toute une philosophie de l'histoire de Belgique, et ce n'est pas la partie la moins hardie, ni la moins originale de son œuvre.

La Belgique est un sol germanique : voilà son point de départ. Bruck l'établit par sa géographie du magnétisme terrestre :

« L'expansion magnétique souterraine, qui a donné lieu au sou-

lèvement du plateau de l'arête parallèle septentrionale d'Occident, séparation des Celtes et des Germains, est un arc du grand cercle qui passe rigoureusement par le point culminant du soulèvement boulonais et par le sommet culminant des Ballons d'Alsace ; c'est la ligne réelle, l'axe de la séparation celto-germanique. Elle commence à la pointe entre Boulogne et Calais, et passe à peu près exactement par Sainte-Menehould et Epinal... La frontière française actuelle est à très-peu près parallèle à l'arc du grand cercle limite de séparation des races celte et germanique. Elle en est, en moyenne, éloignée de 12 à 15 lieues au nord. »

Donc la Belgique entière, plus une bande du nord de la France, est un sol germanique.

Bruck l'établit aussi par l'histoire. Tant que César s'avance chez les Celtes, sa marche est plutôt d'un protecteur que d'un conquérant : « Les Celtes adoptèrent le mouvement civilisateur de leurs consanguins Romains. » Mais César veut *déborder*, et tout change : il doit vaincre, il doit détruire des armées, exterminer des peuples. Les Belges, non plus qu'aucune autre fraction de la Germanie, n'adoptent la civilisation romaine. Les Nerviens, les Aduatiques, les Trévires, les Éburons sont là.

César ne tarde pas à démasquer ses projets ; le protecteur devient oppresseur, et la Gaule se révolte ; une assemblée générale des Celtes se réunit à Lutèce : « Les Belges refusent d'envoyer des députés aux assemblées générales de Lutèce, dans lesquelles ils n'ont rien à voir ; ils sont de francs ennemis des Romains et rien que cela. »

Cependant les Belges parlent deux langues dont l'une n'est pas germanique. Bruck a établi, dans son aperçu général des races, que « ces pointes de romanisation » proviennent des massacres que firent les Romains dans les vallées de l'Escaut, de la Sambre, de la Meuse et de la Moselle ; qu'elles prouvent la résistance des anciennes populations qui préférèrent la mort par le glaive à toute civilisation sous le joug du vainqueur ; et qu'elles « n'ont aucune valeur ethnographique. » Quelle que soit la race qui repeuple le pays, la terre, rendue plus vigoureuse, plus nationale, par le sang de ses enfants, dévore ou transforme ses envahisseurs : « Sur le sol nervien, aduatique, éburon, tréviriens, il n'a jamais pu vivre que des Nerviens, des Aduatiques, des Éburons et des Trévires. »

Bruck ne croit donc pas devoir prendre garde à ce dualisme de langage. A l'entendre, les Belges qui parlent le français peuvent dire aux Belges qui parlent le flämand : Si notre langue n'est pas la vôtre, c'est que le sol national a été mieux défendu dans nos provinces que dans les vôtres, défendu jusqu'à l'extermination. Mais

avoir même histoire, même liberté, même œuvre d'avenir, nous suffit, et les successeurs des Nerviens et des Éburons gardent la langue de nos anciens oppresseurs, pour que notre patrie commune se relie aux deux civilisations qu'elle doit concilier.

Le philosophe et le savant peut donc passer à d'autres périodes de l'histoire. Rome tombe : quelle est la contrée la mieux préparée pour servir de quartier général à l'action des Germains ? Les Ardennes, d'un côté ; le Hainaut et les Flandres, de l'autre. Clovis et Charlemagne y placent le berceau, le centre de leurs dynasties frankes. — L'Empire frank, ayant débordé de la Germanie dans les Gaules, se disloque ; quelles sont les premières provinces, sur la limite des Gaules, qui restent fidèles à la race de Charlemagne ? Les provinces belgiques.

Ici de nouvelles destinées s'ouvrent à notre pays. L'Empire frank, rejeté en terre germanique, entre en décadence ; le catholicisme prend possession du gouvernement universel, pendant que la France naît et se prépare à l'hégémonie. Les comtes de Hainaut et de Flandre sont les chefs les plus indépendants de la féodalité et par cela même les vassaux les plus immédiats de la catholicité, tandis que les autres centres franks indiquent mieux encore ce caractère : ce sont des évêchés : Mayence, Trêve, Metz, Toul, Verdun, Liège. C'est là que la Rome catholique trouve ses chefs comme Godefroid de Bouillon, comme Bauduin de Constantinople, comme Robert le Frison, et la Belgique, après avoir subi la *macération romaine*, subit la *macération catholique*.

Mais l'esprit de liberté religieuse et politique y apparaît de bonne heure. L'ère des communes est l'époque d'un premier éclat ; la maison de Bourgogne y ajoute une constitution unitaire ; la révolution religieuse consacre cette terre libre, par le sang de ses enfants. Alors, de nouvelles *macérations* sont infligées au pays : Attaché à deux puissances qui tombent : l'Empire allemand et le catholicisme romain ; menacé ou défendu par deux puissances qui s'élèvent : la France et l'Angleterre ; ballotté par tous les flux et reflux de la lutte des deux principes : le gallicanisme et le papisme, l'indépendance des peuples et l'esprit de conquête, la Sainte-Alliance et la révolution ; jamais conquis, toujours inondé par l'un ou l'autre élément, qui, en se retirant, y laisse, avec le ravage, des germes de civilisation, — « aucun milieu social n'était dans des conditions aussi favorables en 1830. »

Donc, l'Autriche absolutiste étant à l'agonie, la catholicité étant en décadence, les provinces belgiques, leurs vassales, purent faire place à une Belgique, fille de la révolution française. Et cette *petite*

Alle, à peine née, s'est permis de se tailler une constitution libre qui, selon Bruck, est « l'expression la plus nette, le résumé le plus complet de la période française de l'égalité devant la loi, de la tolérance religieuse, du respect du droit de chacun. »

Trois années : 1830, 1831, 1832, ouvrent la période magnétique de constitution moderne ; c'est dans ces années favorables que la Belgique est née, et personne ne devra toucher à sa charte, avant l'époque nouvelle, que Bruck appelle la préorganisation, avant 1920.

Avis aux progressistes qui, dès 1870, demandent une petite réforme qu'ils ne peuvent obtenir que dans soixante ans. Mais que les conservateurs ne se hâtent pas de triompher, car le philosophe du magnétisme terrestre ajoute aussitôt : « J'espère pour les Belges que d'ici là, ils auront eu le temps d'examiner suffisamment toutes les questions qui se rattachent à leur organisation politique, qu'ils auront non seulement senti où le bât les blessé, mais qu'ils auront trouvé le baume pour la blessure. »

La Belgique a-t-elle donc une politique particulière ? Bruck n'a pas négligé de s'en enquérir.

« L'audace de cette petite fille, dit-il, l'a chargée d'un assez lourd fardeau et lui a attiré sur les bras une mission fort délicate. »

Quel est ce fardeau, quelle est cette mission ? Bruck nous le dira.

Placée entre la France et l'Allemagne, restée catholique dans la race germanique, c'est chez elle que son ancien maître, l'*Encycliquisme*, va livrer ses dernières batailles ; c'est autour d'elle que les Celtes et les Teutons vont se disputer l'empire. Son œuvre est donc la conciliation, et sa mission, la paix.

« Région nodale de séparation des Celtes et des Germains, jonction des trois premiers peuples actifs de la période actuelle : Prusse, Angleterre et France ; sympathique à tous les trois ; appartenant à l'une par l'origine et par la race, à l'autre par le tempérament, et à la troisième par éducation et par reconnaissance ; ne portant ombrage à personne ; sans prétention ; jamais aucun coin de terre ne fut dans des conditions plus favorables d'impartialité, de justice et de neutralité, de conciliation et de paix, vis à vis de tout le monde.

« La Belgique est politiquement et territorialement le *nœud de la paix*, et par cette raison, *déclarée providentiellement neutre*, dès son apparition. Elle doit reprendre tous ses anciens quartiers, par l'accord de toutes les puissances européennes ; elle doit séparer les Celtes et les Teutons dans la plus grande partie de l'étendue de leur ligne de contact. »

On aura remarqué une parole enthousiaste en faveur de la neutralité belge. D'autres ont pu y voir une marque d'impuissance, y trouver une occasion de sarcasme. Notre savant y voit le résultat d'une position géographique excellente, qui en fait « le nœud de la paix européenne ; » notre philosophe y bénit une idée « providentielle. »

La seconde œuvre de conciliation est plus difficile peut-être. Mais Bruck, qui ne sépare jamais la religion de la philosophie, ni l'une et l'autre de la politique, ne pouvait la négliger ; il continue :

« La Belgique a pour mission religioso-philosophique de ramener sans secousse l'union chrétienne, *si une semblable mission est possible...*

» La dispersion des derniers débris de la catholicité monacale étant certaine, il faut atténuer et amoindrir les conséquences de cette dispersion. Détruire le faux décrétalisme, spiritualiser et christianiser les milieux sociaux sur lesquels le faux décrétalisme exerce une influence fatale : telle est la mission des hommes de cœur et d'intelligence des sociétés catholiques,... et particulièrement de la Belgique. »

Si grande qu'elle soit, l'œuvre de la Belgique ne s'arrête pas là pour notre auteur ; il lui assigne une nouvelle mission comme légiste. Le vieux droit écrit, chargé de bien et de mal, ne peut convenir à un état naissant. Il s'agit de sabrer dans ce droit savant, pour le mettre d'accord avec les principes d'une charte de liberté et d'égalité, et surtout pour donner à ces lois la moralité qui leur manque.

OÈuvre immense que le philosophe assigne à sa patrie ! OÈuvre sublime et fraternelle qui exigerait toutes les énergies de la pensée et de la conscience, et cette passion qui embrase les Schmerling, les Laurent, les Wiertz et les Bruck... si la Belgique prêtait l'oreille à ses savants et à ses penseurs !

C'est dans une étude d'histoire générale que Bruck s'est occupé pour la première fois des Belges. Après leur avoir consacré un chapitre spécial, il reprend ses études de politique universelle, et dans sa conclusion, au risque de se répéter, il revient encore à sa patrie :

« La Belgique est le nœud de la politique européenne!... Toute la politique sérieuse de la période séculaire 1848-2364 se passera dans le triangle européen occupé par les trois puissances, triangle dont la Belgique occupe le centre. Celle-ci, je le répète, teutonique d'origine et alliée invariable de l'Angleterre depuis les temps historiques, élevée à la française durant la dernière période séculaire,

loyale et sans prétention, a droit aux sympathies des trois nations engagées autour d'elle. La Belgique doit être assez puissante pour faire respecter sa neutralité contre n'importe qui; elle doit séparer complètement la France et la Prusse, en couvrant l'une et l'autre. »

Bruck revient encore à deux points qu'il n'abandonne pas facilement et qui font toute la trame de son livre : l'inanité des conquêtes et la fin du catholicisme. Son but supérieur domine toujours :

« Les sept à huit millions de catholiques franks-austrasiens, belges-rhénans, ont donc à remplir une double mission de conciliation politique et morale. Ils doivent servir de trait-d'union entre la catholicité et la réforme, comme entre les Celtes et les Germains. »

Cette tâche est belle. Tout en annonçant l'avenir de fraternité universelle, dont le centre, le trône, comme il dit, sera en Asie, le philosophe belge assigne cette tâche à son pays, avec un certain orgueil, avec une grande foi, avec un filial amour. Y a-t-il un Belge qui, dans ces nobles vues, ne soit prêt à tendre la main aux trois grandes nations qui sont nos sœurs ?

Telles sont les idées extravagantes de ce visionnaire qui crée une science nouvelle et qui tout aussitôt l'applique à la philosophie de l'histoire, avec peu de méthode peut-être, avec des contradictions de détails sans doute, mais avec une rigidité de pensée qui ne s'abaisse ni devant les rois, ni devant les papes, avec une inflexibilité de sentiment moral qui lui fait condamner les conquêtes et le despotisme, prédire la fin des plus grandes religions comme des nations les plus puissantes, si elles ne savent se transformer à temps; annoncer le châtimeut du crime et proclamer la loi d'amour universel, dans la grande unité du système électrique général et de la civilisation humaine. Bruck avait commencé ce discours sur l'histoire des peuples sous la forme d'une « courte notice, » et le sujet l'a entraîné jusqu'à deux énormes volumes. Il y a bien des points à reprendre dans ce travail : une œuvre de si longue haleine ne sort pas tout d'une pièce du cerveau d'un savant devenu historien. Mais qu'on ne le soupçonne pas de matérialisme; Bruck est chrétien, il vous répondra. « Le monde physique ne sert que de marchepied au monde moral. » Je l'accuserais plutôt de borner à l'Évangile sa loi d'amour universel et de ne pas embrasser tous les cultes, toutes les philosophies dans la fraternité humaine. Je lui reprocherais plutôt... Mais je préfère me rappeler sa foi dans la science, sa haine du mal, qu'il se fasse au nom de Dieu, au nom des rois ou au nom des races; son amour du progrès et son patriotisme. Je dois surtout

ne pas oublier le sacrifice de ses ressources et de sa santé, ses souffrances de toutes les heures, l'insouciance du public supportée sans faiblir, une noble persévérance au travail, malgré le dédain des savants, une vie entière patiemment vouée au labeur le plus ingrat.

Pour le savant qui croit à l'utilité de sa science, pour le penseur qui a foi dans l'efficacité de ses idées, c'est un véritable supplice de se voir réduit à prêcher dans le désert, à jeter ses découvertes et sa pensée dans le vide de l'indifférence publique. S'endetter, ruiner sa santé, renoncer aux honneurs, à la fortune, au succès, ce n'est rien à côté de l'amertume que doit amasser en un cœur d'apôtre la froide réalité de son impuissance. Bruck, pendant vingt années, s'est volontairement exposé à ce supplice. Les hommes qui ne voient que le résultat prochain, qui n'ont d'ardeur au travail que lorsqu'ils peuvent pour ainsi dire toucher le but du regard, ne le comprendront point. L'homme de pensée et de science voit plus loin et plus clair : l'heure présente peut lui échapper ; il possède d'avance l'avenir. Il faut entendre Bruck annoncer avec une sérénité naïve cet avenir lointain : « Avant que l'humanité ait à se préoccuper des conséquences de la grande période (magnétique unique), celle-ci sera devenue depuis longtemps une vérité incontestable, » dit-il avec l'assurance du créateur. Il s'agit bien de plusieurs siècles ; qu'importe ? Puisque l'humanité a du temps devant elle, Bruck peut attendre ; on saura à temps ce qu'il veut faire connaître au monde.

M. Brialmont n'a pas osé porter son regard aussi loin, mais il a parlé d'avenir sur la tombe modeste du savant :

« Je crois pouvoir dire qu'un moment viendra où des savants de bonne volonté, doués du talent d'exposition qui manquait à Bruck, feront jaillir des œuvres de notre regretté camarade des découvertes scientifiques et philosophiques du plus haut intérêt. »

En attendant, Bruck a vécu de privations, Bruck est mort dans l'oubli ; il a préféré cette destinée à toutes les satisfactions de la terre. Le premier devoir de tout homme de cœur est d'honorer en lui un de ces philosophes modernes qui cherchent les lois physiques, les influences matérielles de la civilisation, un des pionniers de la paix universelle, un des martyrs volontaires de la pensée ; et l'homme pratique lui-même, au moins quand ils sont morts, doit reconnaître dans ces travailleurs dévoués, une conscience profonde et un vigoureux caractère !